



Claudio Morandini

# Les Oscillants

Traduit de l'italien par Laura Brignon

COLLECTION FICTIONS

CLAUDIO MORANDINI

# LES OSCILLANTS

Traduit de l'italien par  
Laura Brignon

ANACHARSIS

*Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo del Ministero Italiano degli Affari Esteri e della Cooperazione internazionale. Cet ouvrage a bénéficié d'une aide du ministère des Affaires étrangères italien et de la Coopération internationale.*

*Ouvrage publié avec le soutien de la région Occitanie Pyrénées-Méditerranée.*

Photographie de couverture © Neil Burnell

ISBN : 979-10-279-0417-4

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi Livre

*Gli oscillanti*

© 2019 Claudio Morandini

First published by Giunti Editore S.p.A./Bompiani

By arrangement with Otago Literary Agency

© Anacharsis Éditions 2021, pour la traduction française

43, rue de Bayard

31000 Toulouse

[www.editions-anacharsis.com](http://www.editions-anacharsis.com)

Je ne plaisante pas. Je parle sérieusement. Je suis venu expressément de loin, de Budapest, pour chercher ces vieilles chansons qui ne sont connues qu'ici, chez vous !

Béla Bartók, « Une lettre à Stefi Geyer »

Il disait : « C'est le soleil qui est malade. Il n'a plus assez de vertu pour dissiper le brouillard. »

Charles-Ferdinand Ramuz, *Si le soleil ne revenait pas*

J'ai reçu la naissance dans les antres de ces montagnes.

Maurice de Guérin, *Le Centaure*



# 1

Depuis la plaine, la route se dirige tout droit vers l'horizon, en direction de la chaîne de montagnes d'un gris uniforme. À mesure qu'on approche, on distingue des différences de tons dans ce profil lointain, des échancrures, des dépressions. On dirait que la route vise un endroit précis mais indiscernable dans le décor opaque des montagnes. Soudain, l'endroit en question se révèle être un passage incroyablement étroit entre deux versants ténébreux et impraticables. La route s'y faufile, franchit une cluse et continue dans une petite vallée à peine plus large, juste assez d'espace pour quelques prés, quelques champs, une poignée de mesures éparses ; elle semble aller se cogner contre une autre cluse dont elle ressort par miracle deux tournants après ; nouveau tronçon plus large ; nouvel étrécissement, plus encaissé et plus hostile, occupé par une colline morainique incongrue abandonnée au milieu, qu'un tunnel perce sans remords, permettant de déboucher de l'autre côté. Suit une déviation sur le versant gauche, mal indiquée et subite, qui a dû faire jurer plus d'un touriste ; puis virages sur virages, à négocier patiemment, l'autoradio allumé et l'estomac en alerte. La vallée où je ferai ma recherche est là-haut, cachée à ceux qui circulent en bas, un repli profond et sauvage entre des parois encore plus escarpées que celles que nous avons longées jusque-là.

Enfant, j'étais effarée par ces cluses, les ombres soudaines, le froid et l'obscurité qui s'engouffraient vivement dans la voiture de mes parents. Bien sûr, à l'époque tout me paraissait plus grandiose, plus terrible, plus oppressant. Jusqu'au dernier moment, je nourrissais la crainte que mon père au volant se soit perdu, et que simplement il n'ose pas le dire pour ne pas nous effrayer. Je ne retrouvais un peu de sérénité que lorsque nous atteignions le village de Crottarda. La nuit était déjà tombée, mais au moins la pâle enseigne de l'hôtel m'indiquait, rassurante, que nous étions arrivés à destination. Mon père sortait de l'auto, étirait ses bras et son dos après ces heures de conduite qui l'avaient mis à l'épreuve. Ma mère soupirait, lissait sa robe froissée, m'adressait un sourire réconfortant.

« On est arrivés, me disait-elle. Tu peux descendre. »

J'hésitais encore un peu, dans la tiédeur artificielle de l'automobile, avant de me laisser convaincre, puis je sortais me dégourdir moi aussi, singeant Papa. D'autres souvenirs autrement plus nébuleux sont associés à ce moment précis : d'étranges silhouettes titubantes qui avançaient vers nous, moi qui fermais les yeux pour ne pas les voir et cherchais refuge derrière mes parents, leurs voix perplexes, inquiètes...

Roberto, qui se confronte à ce trajet pour la première fois, conduit voûté et n'a pas envie de parler. Tout en reniflant les yeux fixés sur la route, il doute peut-être de la pertinence de mon projet. Sa présence discrète me manquera dans les jours à venir – elle me manque déjà un peu, car le *chauffeur*\* pensif à mon côté n'a pas grand-chose en commun avec le jeune chercheur loquace qui est mon compagnon depuis deux ans.

\* Les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original (*N.d.T.*).



« On s'est perdus, marmonne-t-il à plusieurs reprises.  
– Non, on ne s'est pas perdus, je psalmodie.  
– C'est déjà le soir ?  
– Non, l'après-midi. C'est la vallée qui est sombre.  
– Il doit y avoir un soleil incroyable, dans le reste du monde.  
– Pas ici.  
– À mon avis, on s'est perdus », insiste-t-il, et il hésite mais ne s'arrête pas.

La route, encore plus étroite, grimpe sur le versant nord, puis débouche au soleil – un petit gémissement nous échappe, car la lumière soudaine nous aveugle. Elle passe entre les maisons colorées du village d'Autelor qui, posé sur le flanc ensoleillé, surplombe toute la vallée ; puis elle redescend, s'éternise de virage en virage, de nouveau à l'ombre, jusqu'au fond de la vallée, où elle traverse un pont au-dessus d'un torrent qui n'est maintenant qu'un ruisseau éparpillé entre les galets verdâtres de la grève ; elle se dirige ensuite, de plus en plus défoncée, vers le village au pied du flanc sud, ma destination, le village de l'ombre où je mènerai une bonne partie de mes recherches : Crottarda.

Roberto se gare sur une esplanade à l'extérieur du village.

« Tu ne viens pas avec moi ? » je demande.

Robi dit qu'il est fatigué, soucieux pour le trajet du retour. « Je vais forcément me perdre dans ces vallées qui se ressemblent toutes, se lamente-t-il. Je ne sais même pas si j'arriverai à être à la maison pour cette nuit. »

Je souris, attendrie par ses hyperboles plaintives.

« Je t'appelle dans deux jours.

– Entendu. Sois prudente.

– Pourquoi ? je lui demande en riant.

– Je ne sais pas. À cause des fous du village.

– Ceux de la ville me font plus peur. »

Je l’embrasse. Nous ne nous disons plus rien – ce long trajet en voiture a épuisé tous les sujets de conversation possibles, jusqu’aux plus futiles. Je prends ma valise et m’approche de Crottarda.

Au niveau des premières maisons, une silhouette dégingandée, à laquelle je trouve immédiatement une ressemblance avec celles qui nous accueilleraient quand j’étais enfant, se dirige vers moi à grands pas claudicants. C’est un homme d’un âge indéfinissable, affligé d’une grosse bosse et d’un goitre impressionnant, qui avance à l’aide d’une béquille. Arrivé à proximité de moi, il bafouille quelque chose. Ne sachant si je dois lui répondre, l’ignorer, lui demander s’il a besoin d’aide ou rebrousser chemin, je reste plantée là. Mais ce pauvre être difforme ne me convainc pas ; d’ailleurs, il finit lui-même par éclater de rire, se redresse comme un miraculé et me tend la main pour me saluer.

Je la serre. Elle est froide, humide, mais ferme.

« Bienvenue, me dit-il d’une voix claire. Vous êtes la célèbre chercheuse... »

Je confirme, un peu gênée, sans préciser que je suis une simple allocataire de recherche, sûrement pas célèbre.

« Nous vous attendions tous avec impatience. »

Il se présente, cérémonieux. Il dit qu’au village tout le monde l’appelle le Maire, bien qu’il ne le soit pas, et que Crottarda, à peine plus grand qu’un hameau, ne soit même pas une commune. Son goitre ballote artificiellement.

« Oh, ça... » Il l’enlève, le fait passer d’une main à l’autre, me le montre : c’est un paquet en mousse,

grossièrement découpé dans un vieux coussin. Son énorme bosse a dû être fabriquée de la même façon. «N'y prêtez pas attention, dit-il. Nous autres, on fait toujours ça.

– Ah.

– Avec les visiteurs. Pour voir leurs têtes.

– Ce n'est pas le carnaval, pourtant.

– C'est jamais le carnaval, ou alors c'est toujours le carnaval. Chez nous, on fait comme ça », et il se rembrunit un peu.

Il m'accompagne au centre de Crottarda et, chemin faisant, il m'indique fièrement les modestes charmes du village : la tour médiévale, les ruines de l'ancienne mairie annexe, l'église San Ciriaco, la salle polyvalente, et d'autres bâtiments dont je ne me souviens pas. Je ne décèle aucune ironie dans sa posture de guide.

Ils se comportent ainsi avec les touristes – je résume les propos du Maire – depuis le temps des premiers voyageurs anglais, qui furent fort impressionnés par la présence des goitreux et des êtres difformes déambulant dans le village pendant que les autres villageois travaillaient aux champs. Maintenant, plus personne ne souffre de goitre, et le crétinisme frappe seulement ceux qui passent trop de temps devant la télévision. Cependant, les Crottardais continuent de se plaire à accueillir les étrangers en leur jouant un tour. Les jeunes gens stockent des masques, des prothèses et des rembourrages qui ressemblent vraiment à des difformités dues à quelque tare, surtout quand la luminosité est faible. Dès que la rumeur de la présence de visiteurs se répand, ils enfilent cet attirail postiche et caracolent dans le village à la rencontre des nouveaux arrivés. De loin, l'effet est impressionnant ; de près, le trucage est évident, mais les jeunes gens se sont amusés et ils auront quelque chose

à raconter à leurs amis les prochains jours – les expressions égarées, le dégoût, le soulagement, la gêne.

J'aurai l'occasion d'assister à une mascarade collective quelques jours après. Une petite famille en excursion (père, mère, deux enfants âgés de moins de dix ans) se dirige vers le centre de Crottarda après avoir garé sa voiture aux portes du village. Ils ne semblent pas avoir un objectif précis : ils ont dû décider de s'arrêter pour musarder et prendre quelques photos de ce village qui s'est soudain matérialisé alors qu'ils baguenaudaient dans la montagne.

« Allons jeter un coup d'œil, ont dû dire les parents, et pourquoi pas prendre le goûter dans une auberge. »

« Le goûter ! Le goûter ! » ont dû crier les enfants.

Les voilà maintenant, partagés entre la curiosité et la déception, en train de marcher dans les ruelles – pas l'ombre d'une auberge.

« Où sont les habitants ? se demande la mère.

– Ils doivent être au travail, répond le père.

– Le dimanche ? »

Les enfants se mettent à chouiner à la manière ouverte de ceux qui ne savent pas ce qu'ils veulent, mais qui le veulent. Soudain, quatre jeunes hommes estropiés bondissent du coin d'un bâtiment en gémissant. Les enfants se taisent, écarquillent les yeux. Leurs parents les prennent par la main, se figent.

« On rentre à la maison », chuchote la mère.

Le père hésite, ce n'est pas bien de fuir devant des malheureux accablés par tant de maux, et il reste sur place, presque au garde-à-vous ; puis, quand les éclopés commencent à courir dans leur direction, ils prennent leurs jambes à leur cou. S'ils les avaient laissés approcher, ils auraient découvert les ficelles, les rapiécages

dans les déguisements, les fermetures éclair usées sur les bosses et les goitres – mais il n'est pas dit qu'ils auraient été rassurés pour autant.

Le petit hôtel où mes parents et moi avons passé plusieurs vacances d'été en quête de fraîcheur n'existe plus. Fermé depuis des années, il s'est tant dégradé que c'est maintenant un taudis incolore parcouru de fissures humides et proche de la ruine. La vieille enseigne, PENSION, sans autre nom, a elle aussi disparu sous la moisissure. On le reconnaît par hasard quand, après être passé plusieurs fois devant, ce bâtiment plus carré et plus haut que les autres révèle soudain son identité d'autrefois. Nous logions dans une chambre double où un petit lit avait été ajouté pour moi. La fenêtre donnait sur le versant ensoleillé, ce qui nous apparaissait alors comme un privilège, car nous savions que d'autres chambres donnaient sur l'arrière, où les poules malodorantes des voisins caquetaient nuit et jour et où le soleil était une simple vue de l'esprit.

Les premiers jours s'écoulaient dans la béatitude et l'oisiveté. Il n'y avait pas beaucoup d'enfants, au village, et aucun d'eux n'avait envie de se lier d'amitié avec une étrangère. Ils rôdaient, déjà indolents et inquiets, comme tous les habitants du lieu, jeunes et vieux. Mais je n'en avais cure : je jouais dans mon coin, je lisais les livres que j'avais apportés, je rêvassais, et cela me suffisait, en attendant la nuit. Car c'était en pleine nuit, aux heures qui précèdent l'aube, que je vivais les aventures les plus singulières.

Dès le premier matin passé ici avec mes parents, je fus frappée par les cris des bergers. J'étais au lit, je me souviens, et j'essayais de me réchauffer et de me tenir au sec enfouie sous plusieurs couvertures.

De l'extérieur provenaient des sons étranges, lointains et pourtant nets, qui pénétraient sans difficulté par la fenêtre, comme émis par un haut-parleur : ils étaient à mi-chemin entre un cri et un chant, et modulés – me disais-je alors, repensant à des documentaires sur les milieux marins – comme les longs bramelements dignes d'un opéra par lesquels les baleines communiquent d'un point à l'autre de l'océan. Ces voix, qui titillèrent ma curiosité, devaient continuer à me distraire du froid les matins suivants.

Au petit déjeuner, je questionnai mes parents, mais ils ne surent pas me donner de réponses et il semblait même qu'ils n'avaient rien entendu : ils prenaient tous les deux des cachets pour dormir et se mettaient des bouchons de cire dans les oreilles, car ils s'accusaient l'un l'autre de ronfler.

« Des voix, ma chérie ? demanda ma mère, juste pour faire la conversation.

– Oui, des voix. Comme des cris d'animaux, mais différents.

– Tu as dû rêver, dirent Papa et Maman à l'unisson.

– Non, j'étais réveillée.

– Ça arrive, des fois, de croire qu'on est réveillé alors qu'en fait on est en train de rêver.

– Mais puisque je vous dis que j'étais réveillée !

– Par exemple, maintenant, on pourrait croire qu'on est réveillé, qu'on discute et qu'on mange, mais dans un moment il pourrait se passer quelque chose qui n'appartient pas à la réalité, alors on comprendrait qu'on est dans un rêve. Le tout, c'est de sortir du rêve.

– Mais, là, ce n'est pas un rêve... dis-je, hésitante.

– Non, mais tu n'en auras le cœur net que plus tard.

– Eh bien maintenant je sais que ce matin ce n'était pas un rêve. Je le sais !

– Admettons que ce n'était pas un rêve : peut-être que quelqu'un écoutait la radio ou la télévision dans une autre chambre.

– Il n'y a pas d'émissions intéressantes, à cette heure. Et de toute façon la télévision ne capte pas, ici ! » protestai-je, et j'avais envie de pleurer d'énervement.

Mon père se montrait obtus au-delà du supportable et je ne savais pas s'il le faisait pour passer le temps en me provoquant ou si, d'une manière obscure et ambiguë, il essayait de m'instruire sur les pièges de la vie – réelle et imaginaire.

Je les implorai en vain d'arrêter de mettre des bouchons d'oreilles les nuits suivantes, et de ne pas prendre de somnifères. Mais ils tenaient trop à leur sommeil artificiel et disaient que, sans un certain nombre d'heures de repos absolu, ils n'auraient pas la force d'affronter la journée du lendemain. C'était justement pour cela qu'ils avaient choisi de passer les vacances dans ce village improbable : pour la tranquillité qu'il garantissait à tout le monde, qu'on le veuille ou non. Et je ne devais pas la troubler.

Quant à moi, je continuais de me réveiller très tôt, aiguillonnée par une sorte de réveil naturel, et je me mettais aussitôt à l'écoute. Je restais consciente sans effort, et seuls le froid et la crainte de me retrouver dépassée me retenaient de quitter mon tiède refuge pour tâcher de découvrir la source de ces chants. Je savais que tôt ou tard les appels des mégaptères allaient venir, et ça ne manquait pas, impossible de savoir d'où, parfois proches, presque devant l'hôtel, parfois très lointains, mais toujours précis, distincts, musicaux. Dans la tiédeur précaire de mon lit, je formulais des hypothèses sur la signification de chaque cri, et essayais de traduire dans un langage familier ces sons où je croyais identifier

des répétitions, des timbres particuliers, des passages qui me semblaient presque aussi articulés que des mots – à l'époque je prenais déjà des cours de piano, mais plus que les exercices j'aimais les leçons de théorie et de solfège, où je m'en sortais bien même si, hélas, je n'ai jamais eu l'oreille absolue.

C'est le gérant de l'hôtel qui me révéla le sens de ces voix, quand je trouvai enfin le courage de lui en parler – j'étais une fillette timide, et lui un homme imposant, distant, taciturne.

« Ce sont les bergers, me répondit-il sèchement.

– Les bergers ? Ils appellent leurs bêtes ?

– Non, ils s'appellent entre eux.

– Qu'est-ce qu'ils se disent ?

– Des trucs de bergers.

– Vous les comprenez, vous ?

– Je n'en ai pas besoin. Je ne suis pas berger. »

Il fut impossible de lui arracher d'autres informations. Il avait déjà trop parlé à son goût, et il s'enferma dans la cuisine, où selon ses dires des activités très importantes l'attendaient.

Les bergers. Ils s'appelaient, communiquaient entre eux, certainement à de grandes distances. Les alpages étaient loin de Crottarda, il fallait grimper sur des kilomètres pour gagner les premiers plateaux où ces hommes solitaires passaient l'été à pâturer et à engranger de la chaleur pour le reste de l'année. Et leurs chalets étaient sans doute très éloignés les uns des autres, s'ils étaient obligés de converser de cette manière pour se demander comment ça va, quel temps fait-il, qu'est-ce que tu racontes, quoi de neuf.

Ainsi, je rêvassais dans mon coin, jouant seule à l'angle de la placette du village où le soleil s'attardait un peu plus, tiède, jamais chaud.



Il devait falloir une bonne dose de patience, pour arriver à émettre ces sons insolites, et des années d'apprentissage. Les bergers ne manquaient pas de temps pour s'exercer, et certainement que les plus âgés enseignaient la technique aux jeunes pour leur éviter d'être pris de mélancolie et de finir par parler à leurs vaches et à leurs chiens, voire, devenus vieux, par les entendre répondre. J'imaginai des cours de chant rustique, là-haut, dans les alpages au-dessus de Crottarda, accessibles seulement par des sentiers qui étaient des corridors abrupts où les vaches risquaient de se casser le cou à chaque pas. Toujours seule et désœuvrée, j'essayais de reproduire ces appels, cachée derrière les premiers arbres de la forêt parce que je ne voulais pas que ma mère m'entende et se moque de moi ou me pose des questions. Depuis mon refuge, je tentais d'imiter ces signaux qui m'étaient devenus familiers, leur cadence et ces blocs mélodiques qui ornaient comme des boucles interrogatives la conclusion de beaucoup de cris, mais je n'y arrivais pas, car je le faisais à voix basse pour ne pas attirer l'attention.

« Le piano te manque, n'est-ce pas ? se préoccupait ma mère en me voyant revenir l'air hébété. Quand on rentrera, il te faudra reprendre les arpèges et les gammes dans tous les tons, pour retrouver la main. »

Le piano ne me manquait pas vraiment – en tout cas, sûrement pas les exercices d'agilité et d'assouplissement des doigts, Czerny, Clementi, Duvernoy... La pensée des heures en sus à passer devant le clavier au retour des vacances finissait par empirer la sensation de froid. Je passais les derniers jours à compter les heures me séparant de la fin de la villégiature : et quand je revenais en ville, je vivais comme une autre aventure l'immanquable dépaysement qui s'empare des gens de retour chez eux après un voyage.

« Pourquoi vous n'avez pas de piano ? se plaignait ma mère auprès de l'hôtelier. Il devrait y avoir un piano dans tous les hôtels, pour les soirées, ou je ne sais pas, pour la clientèle d'un certain niveau. »

Impassible, il haussait les épaules comme devant les caprices d'une gamine.

Apparemment, plus personne ne vient en vacances ici. Du côté de Crottarda, la vallée offre peu de points d'intérêt. Les rares sentiers, quoique raides comme des parois d'escalade, sont trop banals pour les excursionnistes, les forêts sont broussailleuses et peu attrayantes, le soleil et la lumière inexistantes. Il n'y a pas d'eaux thermales, de cascades spectaculaires, de gouffres, de sanctuaires. La seule activité qui peut plaire consiste à fixer Autelor, le riant village juste en face, mais alors autant aller directement là-bas et sommeiller sous un parasol sur la terrasse d'un des deux hôtels, si l'exubérance des habitants le permet.

« Et là, indique le Maire, voici le magasin de notre irremplaçable Jolanda, notre providentielle Jolanda ! »

Nous poursuivons notre tour de Crottarda, et mon guide s'entête à vanter les charmes du village. Nous nous arrêtons devant la vitrine encombrée d'une de ces boutiques de patelin où l'on vend un peu de tout, depuis la nourriture jusqu'aux articles de papeterie et au linge, sans trop se soucier des dates de péremption et des changements de mode.

Je me souviens de ce magasin : enfant, j'y allais souvent, attirée par les albums de coloriage et les boîtes de pastels. C'était une femme minuscule qui le tenait, elle me fixait derrière ses grosses lunettes en cul de bouteille, installée de l'autre côté du comptoir, immobile, et semblait capable de retenir longuement son souffle.

Je faisais mine de ne pas sentir son regard sur moi, et la nuit je rêvais de ces yeux inquisiteurs que les verres épais rendaient gigantesques.

Nous entrons. Derrière le comptoir, il y a une dame, peut-être la fille de la femme à lunettes, à qui elle ressemble vaguement. Je retrouve – c'est émouvant – l'odeur du mélange de mille choses, lessive, pain, grains de café, naphthaline, chaussures, friture : quand j'étais petite, cette odeur m'accompagnait jusqu'à l'hôtel et éveillait les soupçons de ma mère, qui craignait que je grignote entre les repas.

« Voici notre Jolanda ! nous présente le Maire. Ici, vous trouverez tout ce dont vous avez besoin, mademoiselle. Pas vrai, Jolanda ? »

Elle acquiesce, se hasarde à sourire.

« Tout. Tenez, demandez la première chose qui vous passe par la tête, insiste le Maire.

– Euh, voyons voir... un métronome ? Un diapason ? je tente, me sentant aussitôt idiote.

– Elle en a ! Pas vrai, Jolanda ? »

Elle acquiesce mais ne bouge pas. Je ne saurai jamais si elle a vraiment un métronome ou un diapason.

« N'importe quoi, vous dis-je. Demandez, demandez encore, me défie le Maire.

– Qu'est-ce que c'est ? » Je montre de curieuses excroissances en bois sombre, alignées sur le comptoir.

« Les œuvres d'un artisan local, dit-elle. Elles sont à l'effigie des villageois. Elles vous plaisent ? Je vous les offre toutes.

– On peut téléphoner, ici ? je change de sujet.

– Bien évidemment, répond le Maire. À l'arrière, il y a un téléphone à jetons. »

La dame acquiesce de nouveau.

« Parfait, je l'utiliserai sans doute.

– Il est là pour ça. Vous avez besoin de quelque chose d'autre ?

– Juste d'aller dans ma chambre, dis-je en souriant.

– À vos ordres, mademoiselle. Je vous accompagne de ce pas. »

Il fait un clin d'œil à M<sup>me</sup> Jolanda, avec une complicité affectée qu'elle a l'air d'apprécier, puisqu'elle tente de lui répondre par un autre clin d'œil, sans y parvenir, et bat des paupières comme une poupée cassée.

Je ne dis pas que les appels des bergers sont devenus une obsession. Mes véritables obsessions sont ailleurs, et je n'en parlerai pas ici, car ce serait hors sujet et je risquerais d'ennuyer. Bien sûr, quand, plus jeune, j'allais marcher en montagne avec mes amis, ces appels me revenaient parfois à l'esprit, et j'en ai même sûrement parlé à certains, sans cependant obtenir la réaction escomptée. Alors je restais à l'écoute, tandis que mon petit groupe d'amis avançait sur le sentier ou se couchait au soleil dans un pré : mais nulle part ailleurs je n'ai entendu des voix-cris pareilles.

C'est pourquoi, quand au cours d'un séminaire M<sup>me</sup> Maranza Primis, professeure d'ethnomusicologie, nous a proposé d'enregistrer et d'étudier de vieux chants paysans avant qu'ils ne disparaissent complètement de la mémoire des plus âgés, je lui ai aussitôt demandé un entretien pour lui présenter mon projet.

« Des appels ? a-t-elle dit en se frottant un œil.

– Des appels de bergers, d'un pâturage à l'autre.

– Et vous les écoutiez quand vous étiez enfant.

– Oui, à Crottarda.

– Crottarda. Jamais entendu parler.

– En face d'Autelor, vous voyez ?

– Non, mais évitez de verser dans l'anecdote », a-t-elle plaisanté.

J'ai hoché la tête, convaincue, et lui ai fourni quelques détails supplémentaires.

«Je ne sais pas, a hésité Maranza Primis. S'il s'agit de simples syllabations, cela n'entre pas dans notre domaine de recherche.

– Ce sont des appels chantés ! Justes ! Structurés ! C'est bien ce qui est intéressant. Ce sont des mélodies brèves, très brèves, avec leurs règles propres, des choses de ce type. Et les bergers s'en servent pour communiquer entre eux, pas pour donner des ordres aux bêtes.

– En êtes-vous sûre ?

– Eh bien, pas vraiment. J'étais petite. Mais je me souviens l'avoir pensé.

– Vous étiez petite.

– Oui.

– D'autres personnes les ont entendues ? Vos parents ?

– Non, ils mettaient des bouchons.

– Pardon ?

– Mais les gens du village savent bien de quoi il s'agit.

– Avez-vous trouvé des confirmations dans la littérature spécialisée ?

– Hmm. Un peu. Je viens tout juste de commencer mes recherches, j'attendais justement d'avoir votre... »

Maranza Primis n'a pas dit non, mais elle s'est laissée distraire par les coups de fil de ses collègues, par des messages laissés sans réponse, par une invasion de solliciteurs et de doctorants qui ignoraient complètement ma présence, et à la fin du rendez-vous je n'étais pas sûre qu'elle ait vraiment accepté mon projet. Cependant, au bout de quelques jours, j'ai eu la confirmation qu'elle était intéressée par ma proposition, quoique vaguement. Entre-temps, en épluchant des publications locales, j'avais découvert des allusions, à vrai dire assez approximatives, aux « célèbres appels pastoraux de Crottarda »

qui résonnaient autrefois dans toute la vallée et faisaient même l'objet de concours de bravoure durant les longues soirées d'hiver. En particulier, un entrefilet rédigé par un obscur érudit local, qui s'appuyait sur quelques études antérieures, m'a permis de convaincre Maranza Primis – Dieu bénisse les érudits locaux, même les plus rétrogrades.

De fait, je ne suis pas la première à étudier et enregistrer les mystérieux appels chantés par les bergers de ces régions. Le premier à s'y intéresser fut l'Autrichien Heinrich Hochreither. Il arriva dans les années 1920, armé de cylindres et d'un phonographe, semblable à celui que Bartók et Kodály utilisaient à la même époque dans leurs explorations du monde paysan hongrois en quête des mélodies les plus anciennes et les plus pures. Quoique animé d'un intérêt sincère, Hochreither souffrit d'un esthétisme décadent un peu déphasé : davantage que par une approche scientifique, il était mû par cet exotisme particulier du passé qu'est le primitivisme. Il considérait les bergers comme des créatures presque mythiques, oscillant entre le divin et le sous-humain, et leurs signaux comme des bizarreries jolies et curieuses en soi, auxquelles il n'y avait pas grand-chose à comprendre : il s'agissait tout au plus de défis bucoliques, de tonsens arcadiennes. Aussi, la publication des recherches de Hochreither, dans lesquelles son décadentisme le conduisit à des interpolations et à des exagérations inacceptables (*Der versteckte Parnass der singenden Faune von Crottarda* [Le Parnasse caché des faunes chanteurs de Crottarda], 1925), provoqua-t-elle quelques polémiques dans le monde académique, mais fut rapidement oubliée.

Le second à s'intéresser aux appels de Crottarda fut un prêtre érudit de Sant'Attanasio, le père Ferdinando Lasca, qui transcrivit en pleine Seconde Guerre

mondiale ces courtes mélodies pastorales dans une série de cahiers publiés à titre posthume. Dans ce cas aussi, les interpolations, méprises et raccourcis nuisent à son travail monumental et le rendent inutilisable. Le point le plus discutable est que les chants y sont traités comme des prières adressées au Très-Haut sous forme de litanies, et qu'en application de cette interprétation, ils ont été harmonisés dans le style des chants d'église. Le père Lasca, talentueux organiste indifférent aux ravages de la guerre en cours, n'a semble-t-il jamais mis les pieds hors de la région. Il lui tenait à cœur de tout ramener à un esprit de clocher plutôt myope, à l'exaltation des vertus du microcosme rural et catholique enclos dans les frontières naturelles formées par les montagnes – celles-là mêmes qui, pesant sur le village, empêchent depuis toujours le soleil de l'effleurer sinon pendant quelques heures à la belle saison.

Bref, il sera opportun de repartir de zéro, comme si personne n'avait jamais vraiment traité ce sujet. Il faudra enregistrer les appels, les transcrire, analyser leurs composantes sémantiques, les déchiffrer, en tirer un répertoire : une perspective terriblement excitante, pour une chercheuse d'étrangetés musicales comme moi.

\*

Au village, M<sup>me</sup> Verdiana est la seule qui accepte de louer une chambre aux visiteurs. L'événement est rare : il y a des années, elle a reçu un employé au cadastre, venu de la ville pour vérifier les limites de certaines propriétés de Crottarda. À présent, elle héberge juste un prêtre à l'occasion des cérémonies estivales, ou des représentants de commerce qui n'ont pas trouvé de place à Autelor et font des séjours aussi courts que possible. Le système



de réservation est archaïque : pas de téléphone, seulement des lettres, qu'un facteur du chef-lieu distribue aux Crottardais une fois par semaine, quand tout va bien. Les délais entre l'envoi, la réception du courrier, l'envoi de la réponse et les échanges qui suivent s'étirent sur de longues périodes – pour ma part, j'ai réservé ma chambre il y a six mois. J'ai été prévenue : paiement en liquide à l'arrivée, et pas de facture.

Je frappe plusieurs fois, personne ne vient ouvrir. Le Maire m'a saluée depuis peu avec mille manières, et m'a laissée attendre seule. Je colle mon oreille à la porte, mais aucun son ne provient de l'intérieur. Je me résigne à m'asseoir devant la porte fermée, sur une des marches de pierre, incroyablement froide. Le village est redevenu silencieux et semble désert.

« Vous désirez ? » me demande une vieille dame revêche, surgie de derrière une maison. Elle porte un cabas rempli d'herbes et de légumes, et a une serpe dans l'autre main.

« Madame Verdiana ? Enchantée, je suis... » je me présente. Je tends ma main droite pour serrer la sienne, mais elle ne peut pas en faire autant, alors je reste la main en suspens et finis par l'agiter dans un petit salut enfantin.

« Ah, la citadine », commente-t-elle. Elle suspend sa serpe à son tablier, sort une grosse clé, ouvre la porte et entre. Je la suis.

« Je craignais de m'être trompée de jour... dis-je.

– Je croyais que vous aviez renoncé. Enfin, votre chambre est prête. »

Elle traîne son cabas jusque dans la cuisine, où elle s'attarde quelques minutes.

« Ici, le petit déjeuner est à sept heures, le dîner est à sept heures et le déjeuner à midi, précise-t-elle, de retour.

– Très bien, merci. »

Je devrai reculer mon horloge biologique de deux heures. Ça me fera du bien. De toute façon, ces conditions n'ont pas l'air négociables.

« Il n'est pas autorisé de recevoir des visiteurs de sexe masculin.

– Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas là pour ça.

– Pour quoi ?

– Pour... les visiteurs de sexe masculin.

– Il n'est pas autorisé d'en recevoir !

– D'accord.

– Il y a de l'eau chaude entre six heures et huit heures du matin et entre six heures et huit heures du soir. »

Juste au moment du petit déjeuner et du dîner. Tant pis, me dis-je, je m'organiserai.

« Les draps sont changés tous les cinq jours.

– Parfait.

– L'électricité est coupée de dix heures et demie à six heures. Et il n'est pas autorisé de faire entrer des animaux de compagnie dans la chambre.

– C'est entendu, dis-je, désorientée par ces restrictions oppressantes qui ont l'air inventées sur le moment, je n'aime pas les animaux.

– Vous n'aimez pas les animaux ? Quel genre de personne êtes-vous donc ?

– Enfin, ce n'est pas que je ne les aime pas, c'est juste que...

– Il est interdit de chanter et de parler à voix haute. Et de regarder la télévision.

– Ah, il y a un téléviseur ?

– Non. »

La chambre à disposition des hôtes est exigüe, spartiate, mais ordonnée. Cependant, il me suffira d'y passer quelques heures pour sentir jusque dans mes

os l'humidité funeste qui envahit tout ici, barbouille les murs de moisissures, fait ployer les colonnes vertébrales des vieux, provoque des névralgies épouvantables chez les plus faibles, couvre les champs et les potagers de givre bleuâtre jusqu'à la fin du printemps. Le petit poêle électrique que je garderai allumé chaque fois que je serai dans ma chambre suffira à peine à tiédir la pièce, et l'air sera toujours saturé, lourd. Les coupelles et les pots remplis de sel, que je vois posés un peu partout afin d'absorber l'humidité et d'assécher l'air, ne servent guère. Mais leur vue m'évoque sur-le-champ le souvenir de quand, enfant, je montais sur une chaise pour plonger un doigt dans le sel et le goûter en cachette. L'hôtel de mes vacances était truffé de tasses de sel mouillé, qui représentaient pour moi une tentation irrésistible – les enfants aiment le sel pur, ils en ont un besoin animal.

Après ce petit discours de bienvenue, je ne m'attendais pas à trouver quelqu'un d'autre dans la chambrette aveugle et à peine plus grande qu'un débarras qui communique avec la mienne. Quand je remarque ce second lit défait en passant la tête à la porte qui sépare les deux chambres, je demande des explications à la propriétaire.

« Oh, ça, c'est la chambre de Bernardetta, dit-elle.

– Bernardetta ?

– Oui, je l'héberge parce que sinon elle est capable d'aller dormir dans les étables, ou pire. Vous ne connaissez pas Bernardetta ?

– Comment le pourrais-je ?

– Elle est jeune, comme vous, non, plus jeune. Une brave petite, un peu originale, mais une brave fille. Vous deviendrez amies. Vous partagez la salle de bains.

– Mais moi j'ai besoin de beaucoup de tranquillité pour... »

M<sup>me</sup> Verdiana m'observe, impassible, tandis qu'avec une agitation croissante j'essaie de fermer la porte qui sépare les deux chambres sans même réussir à la faire tenir dans le chambranle – l'humidité a sans doute fait jouer le bois. J'arrête de forcer quand je m'aperçois qu'il n'y a pas d'autre accès à la seconde chambre : la personne qui y dort doit forcément passer par la mienne.

« Vous vous tiendrez compagnie, ce n'est pas une mauvaise chose », commente ma logeuse.

J'ai le plaisir de faire la connaissance de Bernardetta quelques minutes après, alors que je range mes affaires dans l'armoire. Elle entre d'un pas décidé, me voit, pousse un cri de surprise, se fige, appelle la propriétaire.

« Tata ! Tata Verdiana ! » crie-t-elle.

La dame accourt.

« C'est qui, celle-là ? dit l'adolescente en me montrant du doigt.

– Elle s'appelle... et la dame dit mon prénom. Elle est là pour... je ne sais pas pour quoi, pour les chants.

– Les chants ?

– Elle enregistre les chants des gens.

– Oui, je suis ethnomusicologue. Enchantée, dis-je.

– Ethnoquoi ? »

Bernardetta me regarde d'un air suspicieux, elle ne tend pas la main pour serrer la mienne, mais elle comprend peut-être que mon geste est une invitation à se dire bonjour.

« Tu viens de la ville ?

– Oui.

– Tu enregistres des chants ?

– Oui. »

Elle réfléchit pendant un moment. « J'en connais plein, tu sais ?

– Très bien. Je suis ravie de faire ta connaissance. »

Elle gagne enfin sa petite chambre après avoir claqué la porte de la mienne au nez de M<sup>me</sup> Verdiana, s'assied sur son lit défait et commence à se déshabiller.

« C'est mon lit ! crie-t-elle.

– J'avais compris. D'ailleurs, je dormirai dans l'autre.

– Tant mieux. Parce que ça, c'est mon lit. »

Elle continue de se déshabiller, reste en culotte. Elle doit avoir seize, dix-huit ans, pas plus – nous nous gardons à l'œil par la porte ouverte, qui interdit toute intimité.

« Tu n'as pas froid ? » je demande.

Oh, elle y est habituée, m'explique-t-elle dans une longue réponse confuse qu'il est préférable de synthétiser. Elle est née ici, l'été il lui arrive de dormir à la belle étoile, et au réveil elle n'a jamais eu la moindre crampe ni l'ombre d'un rhumatisme. Elle me fait un clin d'œil : peut-être qu'elle entend par là que ces nuits à la belle étoile sont passées en bonne compagnie et consacrées à tout autre chose qu'au repos. J'esquisse un sourire, pour qu'elle comprenne que j'ai saisi l'allusion et que ce n'est pas la peine d'insister.

Bernardetta se moque de mes couches de laine. Quand je me déshabille à mon tour pour me changer, et qu'elle voit la quantité de tricots et de pulls dont je suis couverte, elle en tombe presque de son lit.

« Oh là là, toi par contre tu es sacrément frileuse ! s'exclame-t-elle en tapant dans ses mains. C'est impressionnant !

– Eh bien, c'est que je n'ai pas trop envie de mourir le premier jour, tu vois.

– En fait tu n'es pas grosse ! Quand je t'ai vue j'ai cru que tu étais un gros lard mais en vrai tu es normale ! »

Elle rit, nue, incroyablement pâle. Ses poils sombres sont bien visibles sur ses jambes blanches, sans doute jamais rasées.